II

LES MÉTHODES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
CICÉRON ET SON ŒUVRE PHILOSOPHIQUE

PAR P. BOYANCÉ
Maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux

Parmi les divers genres qui constituent la littérature latine, la philosophie est avec le théâtre celui où l'étude des sources grecques est au premier plan. La majorité de ceux qui se sont occupés de Cicéron philosophe ne l'ont fait que pour retrouver en lui ceux dont il s'est inspiré : Panétius, Posidonius, Philon de Larisse, Antiochus d'Ascalon. De même que tel historien n'utilise la comédie de Plaute et de Térence que pour y retrouver la Comédie nouvelle, Diphile et Ménandre, de même Schmekel, Hirzel, M. Heinemann, M. Reinhardt et bien d'autres ne voient guère dans l'œuvre de Cicéron que des matériaux pour l'étude d'une période de la philosophie grecque, celle que domine l'histoire du Moyen Portique. On peut dire que leur but est, en ce qui concerne Cicéron, de l'éliminer dans la mesure du possible, et ils ne s'occupent de lui que parce que la connaissance de ses méthodes et de ses habitudes, disons surtout de ses maladresses et de ses inexpériences, est indispensable pour retrouver, à travers ses adaptations, les modèles dont il s'inspire. La part qu'ils lui reconnaissent le plus volontiers, ce sont ses contresens, et c'est là tout ce qu'il y aurait de cicéronien dans Cicéron. On est, en général, plus généreux pour l'autre philosophe latin : non qu'on s'efforce beaucoup de ressaisir les idées proprement philosophiques de Sénèque, de suivre le travail créateur de sa pensée. Mais le caractère tout concret, très peu systématique, le ton très personnel ne favorisent pas beaucoup l'emploi des méthodes habituelles aux « sourciers » : efforts pour retrouver un plan mal utilisé, pour découper l'œuvre latine en tranches de provenance diverse.

Il faut dire tout de suite que cette attitude ainsi prise à l'égard de Cicéron n'est pas sans raison et qu'elle n'a pas été sans utilité. Il est hors de doute que Cicéron a recouru très largement aux penseurs grecs. Quand il n'y aurait que les très nombreux passages où

il les cite, où il les traduit, où il analyse leurs doctrines, où il se réfère expressément à eux, on doit considérer son œuvre comme une source d'information de premier ordre sur une période très importante et mal connue de la philosophie grecque. L'histoire des deux systèmes alors dominants, celle du Stoïcisme et celle de l'Épicurisme, ne saurait s'en passer, et qui veut s'en rendre compte n'a qu'à feuilleter les *Stoicorum veterum fragmenta* de M. Von Arnim ou les *Epicurea* d'Usener. Mais l'histoire de la philosophie ne s'en est pas tenue là ; elle ne s'est pas contentée de ces passages dont la provenance était attestée et ne faisait pas de doute. Elle a prétendu tirer parti beaucoup plus largement de l'œuvre cicéronienne, et elle s'y est jugée autorisée par la nature même de celle-ci.

Cicéron, qui s'était toujours intéressé à la philosophie, n'a commencé à écrire des ouvrages qui y fussent consacrés que fort tard, quand la domination absolue de César lui eut créé des loisirs forcés[1]. Il y a été poussé, c'est lui-même qui nous le déclare, surtout par des intentions patriotiques[2]. Il semble moins préoccupé par la recherche de la vérité que par le désir de donner à Rome, ce qu'elle n'avait pas encore, une littérature philosophique. De surcroît ces ouvrages, qui ne semblent pas répondre aux besoins impérieux d'une pensée personnelle, ont été composés avec une extrême rapidité : en moins de deux ans, il publie coup sur coup l'*Hortensius*, perdu pour nous, le *Lucullus* et le *Catulus*, plus tard fondus dans les quatre livres des *Académiques*, le *De Finibus*, les *Tusculanes*, la traduction d'une partie du *Timée*, le *De Natura deorum*, le *De divinatione*, le *De fato*, le *De gloria*, perdu pour nous, le *De officiis*[3]. Une telle fécondité mérite, certes, l'admiration, mais non pas celle qui va à un Platon ou à un Thomas d'Aquin. Aussi bien lui-même ne nous dit-il pas, dans une déclaration dont on ne s'est pas fait faute d'user et même d'abuser :

« Ce ne sont que des transcriptions ; ils me coûtent peu de peine ; je n'ai qu'à apporter les mots, et j'en suis riche[4] ! »

1. Nous ne voulons parler ici que des écrits proprement philosophiques, en laissant de côté les traités rhétoriques et politiques.

2. *De officiis*, II, 2-4 ; *Académiques*, I, 11 ; *De natura deorum*, I, 7.

3. Schanz-Hosius, *Geschichte der römischen Litteratur*, t. I, 4e éd., Munich, 1927, p. 494 ; Ueberweg-Praechter, *Geschichte der Philosophie*, t. I (Das Altertum), 12e éd., Berlin, 1926, p. 472 ; Emanuele Ciaceri, *Cicerone e i suoi tempi*, t. II, Milan, 1930, p. 319 et suiv.

4. *Ad Atticum*, XII, 52, 3 (Tyrrell 599) : Ἀπόγραφα *sunt, minore labore fiunt;*

Par ailleurs, la position particulière que Cicéron a prise en philosophie peut contribuer à suggérer aux historiens l'attitude qu'ils ont souvent adoptée à son égard. Cicéron a fait profession de se rattacher à l'Académie, à l'école de Clitomaque et de Carnéade[1]. Ce qu'il a vu en elle, c'est à la fois le scepticisme et l'éclectisme[2]. Les académiciens ne croient pas qu'il soit possible d'atteindre à la certitude et, dans leur théorie de la connaissance, ils ont vivement combattu le dogmatisme stoïcien. Pour eux, il n'y a pas de critère de la vérité. Dans la pratique, très souvent, ils s'attachaient à montrer que le pour et le contre étaient également soutenables ou plutôt insoutenables. De là vient que Cicéron a souligné l'utilité de cette philosophie académique pour l'orateur : *Cum hoc genere philosophiae, quod nos sequimur, magnam habet orator societatem*[3]. Mais c'est ce qui fait aussi qu'un penseur de cette secte se devait d'avoir une connaissance étendue des autres systèmes, dont il se proposait de montrer l'inconsistance, et Cicéron aussi a insisté sur la vaste information philosophique, qui était exigée de ses adhérents : *Nam si singulas disciplinas percipere magnum est, quanto maius omnes? Quod facere iis necesse est, quibus propositum est ueri reperiendi causa et contra omnis philosophos et pro omnibus dicere. Cuius rei tantae tamque difficilis facultatem consecutum esse me non profiteor,*

uerba tantum adfero, quibus abundo. Cette lettre est du 21 mai 45. Le 13 mai (cf. *ad Atticum*, XXI, 45, 1 (Tyrrell 590), Cicéron a achevé *duo magna* συντάγματα où il faut reconnaître la première rédaction des *Académiques* (cf. Schanz-Hosius, *op. laud.*, p. 501). Le 29 mai (*ad Atticum*, XIII, 32, 3 (Tyrrell 610), nous savons que le « Torquatus », c'est-à-dire le premier ou les deux premiers livres du *De finibus* sont à Rome et que Cicéron a donné l'ordre qu'on les remit à Atticus.

1. Cf. notamment le début du *De natura deorum*, I, où Cicéron souligne qu'il adhère à une école depuis longtemps désertée et abandonnée (*desertae disciplinae et iam pridem relictae*). Désertion et abandon qui seraient dus à la paresse des esprits, peu désireux de fournir l'effort encyclopédique que réclamait une méthode fondée sur la connaissance préalable de tous les autres systèmes. Cette déclaration de Cicéron, que confirme l'étonnement éprouvé à son égard par la plupart, réfute l'idée soutenue jadis par Ernest Havet (dans le mémoire cité plus loin) qu'il avait obéi à la mode dans le choix de ses opinions philosophiques.

2. Le passage le plus explicite est peut-être *De diuinatione*, I, 72, 150 : ... *proprium sit Academiae iudicium suum nullum interponere, ea probare quae simillima ueri uideantur, conferre causas et quid in quamque sententiam dici possit expromere, nulla adhibita sua auctoritate iudicium audientium relinquere integrum ac liberum.* Sur la justesse relative de cette interprétation, cf. Pierre Couissin, *L'origine et l'évolution de l'*ἐποχή, dans la *Revue des Études grecques*, 1929, p. 396, et *Le stoïcisme de la Nouvelle Académie*, dans la *Revue d'histoire de la philosophie*, 1929, p. 241-276. Cicéron s'est expliqué aussi sur sa méthode *Tusculanes*, II, 3, 9; IV, 4, 7; V, 29, 82; *Acad. pr.*, II, 3, 7; *de Finibus*, I, 2, 6; *de Officiis*, II, 2, 8; III, 4, 20.

3. *De Fato*, 3.

secutum esse pro me fero[1]. Cicéron déclare donc qu'en tant qu'académicien il s'est cru tenu d'étudier dans la mesure qui lui a été possible les autres systèmes. De là vient que dans certaines de ses œuvres, particulièrement conformes à cette méthode, comme le *De natura deorum* ou le *De diuinatione*, il fait exposer tour à tour la thèse stoïcienne et la thèse épicurienne, et que, pour ce faire, il aurait suivi très étroitement des sources grecques[2]. Ainsi l'école même à laquelle il s'est rattaché l'aurait détourné de tout effort personnel de pensée.

La recherche de ses sources s'est inspirée de ces considérations. Une impulsion particulière lui fut donnée par la constatation des rapports très précis qui furent notés entre le traité de Philodème sur la piété et une partie du *De natura deorum*[3], et Madvig formula le principe qui présida ensuite à ce genre d'investigations. Il ressemble fort à la fameuse loi de Nissen que l'on a cru pouvoir établir en ce qui concerne les sources des historiens, de Tite-Live et de Tacite. Comme elle, il limite au minimum l'effort de l'auteur latin. « Comme il s'était mis à écrire avec une certaine hâte et une certaine précipitation, cherchant l'oubli de sa douleur et de ses peines, qu'il n'avait point à sa disposition d'autre fonds d'idées que celui qui lui venait d'une connaissance superficielle des penseurs et des ouvrages, et qu'il ne s'appliquait point à méditer longuement une matière qu'il n'avait pas travaillé à rassembler..., pour chaque point de la philosophie, pour chaque science qu'il se disposait à traiter, il fit choix d'un seul guide, qu'il suivrait et traduirait[4]. »

1. *De natura deorum*, I, 5, 11 et suiv.

2. Quand Cicéron ne dit pas explicitement vers quelle thèse il penche lui-même, il faut se souvenir de ce passage de la *Correspondance* (passage dont les historiens de sa philosophie ne semblent pas connaître l'existence) : *Ad Atticum*, II, 3, 3 (Constans XXIX) : *uenio nunc ad mensem Ianuarium et ad ὑπόστασιν nostram ac* πολιτείαν, *in qua* Σωκρατικῶς εἰς ἑκατέρον *sed tamen ad extremum, ut illi solebant,* τὴν ἀρέσκουσαν. Ce texte prouve que dès 60 Cicéron applique la méthode « socratique », *id est* académique, à ses propres réflexions et délibérations politiques.

3. Philodème, Περὶ εὐσεβείας; cf. B. Lengnick, *Ad emendandos explicandosque Ciceronis libros de natura deorum quid ex Philodemi scriptione* περὶ εὐσεβείας *redundet*, Halle, 1871.

4. Préface de son édition du *De finibus*, Copenhague, 1839, p. LXIV : *Cum igitur animum ad scribendum appulisset cum festinatione quadam et quasi aestu, doloris et molestiarum obliuionem quaerens, neque habebat praeparatam materiem nisi communi quadam a doctoribus et libris notitia neque eam studiose conquisitam diuturna meditatione uersabat, sed quod alio modo fidei et cautionis causa fortasse fecisset, in singulis partibus philosophiae singulisque disciplinis, quae erat tractaturus, unum fere aliquem sibi eligit ducem, quem sequeretur et exprimeret.*

Les réserves que déjà Hirzel lui-même[1], et plus complètement M. Lörcher[2], ont opposées à ce principe ne l'ont pas empêché en fait de prévaloir ; on en a assoupli la rigueur, on n'en a guère rejeté la sujétion.

Comment a-t-on procédé pour l'appliquer? On peut reconnaître deux règles chez ceux qui l'ont suivi : 1° On prend une œuvre de Cicéron ; on tâche de la confronter avec des fragments attestés de philosophes grecs. Si l'on constate, sur un point précis, une concordance que l'on juge caractéristique, on généralise : on suppose que tout ce qui est avec ce point précis dans un rapport nécessaire, que tout l'ensemble dont il est un détail doit remonter aussi à l'original grec. Un érudit germanique ne craint pas de déclarer : « Partout où il est possible dans l'exposé de Cicéron de reconnaître un ensemble construit, ayant une unité organique, celui-ci est issu d'une source grecque, ayant un caractère d'unité[3]. »

2° Le second principe est l'utilisation d'écrits parallèles. Si on découvre chez tel auteur, par exemple Sextus Empiricus, ou Plutarque, ou tout autre, des développements analogues à ceux que l'on trouve chez Cicéron, on suppose que ces ressemblances que l'on choisit aussi frappantes que possible ne peuvent s'expliquer que par l'hypothèse d'une source commune. Une objection pourrait être faite parfois à cette façon de procéder : c'est qu'on utilise pour ces confrontations des œuvres grecques postérieures le plus souvent à Cicéron et que parfois, comme c'est le cas, par exemple, pour Plutarque, il s'agit d'auteurs qui, selon toute vraisemblance, ont lu Cicéron et admirent même son œuvre philosophique[4]. Ici intervient un autre axiome qui préside à ce genre de recherches : c'est que les Grecs n'imitent jamais les Latins. Dans les rapports

1. R. Hirzel, *Uutersuchungen zu Cicero's philosophischen Schriften*, Leipzig, 1877, préface, p. 1 : « Es werden dabei die verschiedenen möglichen aber unberechenbaren Ursachen ausser Acht gelassen, durch welche Cicero bestimmt werden konnte, eine Schrift mehr oder minder hastig auszuarbeiten und im Zusammenhange damit sich mehr oder minder enge an seine griechischen Quellen anzuschliessen. »

2. A. Lörcher, dans le *Bursians Jahresbericht*, 1913, p. 2 et suiv. (*Zur Methode der Quellenforschung in Ciceros philosophischen Schriften*); cf. le même, *ibid.*, 160 (1924), p. 71 et suiv.

3. Hans Uri, *Cicero und die epikureische Philosophie*, Münich, 1914, p. 3 : « überall, wo es uns möglich ist, aus der Darstellung Ciceros einem einheitlich gegliederten organischen Gesamtaufbau nachzuweisen, stammt dieser aus einer einheitlichen griechischen Quelle ».

4. Plutarque, *Cicéron*, 40.

des deux littératures, même à l'époque impériale, même après Cicéron, Virgile, Horace, l'influence ne s'est jamais fait sentir que dans un sens. Paul Lejay a présenté contre cet axiome les réserves que dicte le bon sens[1]; il ne l'a pas empêché, lui non plus, d'être appliqué avec raison, reconnaissons-le, le plus souvent, mais sans doute aussi à tort quelquefois.

Le grand malheur, dans l'application de cette méthode d'apparence si sûre, est qu'elle n'a conduit presque nulle part à des résultats incontestés[2]. Si l'on prend l'ouvrage qui en a peut-être le mieux suivi les principes, que reste-t-il aujourd'hui du livre de Schmekel sur le Moyen Portique? Que reste-t-il notamment, après les travaux de M. Reinhardt, du Posidonius, qu'on y voyait constitué à l'aide de *membra disjecta* pour la plupart empruntés à Cicéron? C'est le mérite des philosophes comme M. Reinhardt, précisément parce qu'ils ont voulu ressaisir la personnalité des Posidonius et des Panétius, d'avoir compris qu'il fallait tenir plus de compte qu'on ne l'avait fait de la personnalité propre à Cicéron[3]. « A mesure qu'on a plus d'esprit, disait Pascal, on voit plus d'esprits originaux. »

On est plus éloigné de considérer le travail de Cicéron comme une simple mosaïque, plus ou moins réussie, de traductions. On s'efforce de mieux se rendre compte de ses réactions personnelles, des intentions qu'il a eues, de ses habitudes, de ses tendances, et on en est venu presque malgré soi à lui attribuer une autre part dans son œuvre que ses contresens.

Il nous semble qu'il ne serait pas inutile de rappeler un certain nombre de faits, qui, tout autant que ceux que nous mentionnions tantôt : intentions patriotiques et extraphilosophiques de l'auteur, rapidité extrême de son travail, mériteraient d'être toujours présents à l'esprit de ses historiens. Ils doivent contribuer à modifier très largement l'idée que nous nous faisons de l'activité philosophique de Cicéron.

1. Dans la préface de son édition des *Satires* d'Horace, p. XXVIII.

2. C'est la constatation faite par Lörcher, *Jahresbericht* de 1924, p. 71 : « Zur allgemeinen Orientierung wäre zweitens zu sagen, dass die Gesamtsituation in der Beantwortung der Quellenfragen sich insofern noch wenig geändert hat, als es noch immer fast keine allgemein anerkannten vollkommen gesicherten Resultate gibt. »

3. *Poseidonios*, Münich, 1921; *Kosmos und Sympathie*, Münich, 1926. Mais la personnalité de Cicéron est plutôt considérée comme un obstacle, comme un écran qui s'interpose entre Posidonius et nous.

D'abord, il ne faut pas se laisser trop impressionner par ce fait que Cicéron n'a mis que deux ans à composer une masse vraiment énorme de traités philosophiques. Il n'avait pas cessé durant toute sa vie de s'intéresser à la philosophie[1]. Dès sa jeunesse, il fréquente et apprécie l'épicurien Phédrus, non seulement comme penseur, mais aussi comme homme[2]. En 88, Athènes ayant été prise par Mithridate, celui qui était alors le chef de l'Académie, Philon de Larisse, vint à Rome, et Cicéron se fit son élève et son ami[3]. Il entre en rapports avec le stoïcien Diodote, et ces rapports deviendront si étroits qu'il finira par le recevoir dans sa maison, où il restera jusqu'à sa mort[4]. Cicéron l'aimait et l'admirait, et il rappellera avec émotion comment, devenu aveugle, il continua de se consacrer avec le même zèle à ses études, et même à la géométrie, qu'il enseignait[5]. Il avait donc des élèves chez Cicéron lui-même, et parmi eux n'eut-il pas souvent Cicéron? Parmi ceux qu'il forma, il y eut Apollonios, affranchi de Crassus[6]. Cet Apollonios devait tour à tour rendre des services comme secrétaire à Cicéron lui-même, à Crassus, et Cicéron le proposa un jour comme historiographe... à César, ce qui, il faut l'avouer, était un peu apporter des chouettes à Athènes. De Diodote, M. Pohlenz déclare en passant qu'on n'a pas l'impression qu'il ait exercé une influence sur la philosophie de Cicéron[7]. Est-ce vraisemblable? Se peut-il qu'un commerce de trente années n'ait laissé aucune marque chez un homme

1. *De officiis*, I, 4; *De natura deorum*, I, 3, 6. Cf. J. Martha, édition du *De finibus*, p. XVI et suiv. (*La culture philosophique de Cicéron*); Max Pohlenz, édition des *Tusculanes*, livre I, Berlin, 1912, p. 3 et suiv.

2. *Ad fam.*, XIII, 1, 2 : *... a Phaedro, qui nobis, cum pueri essemus, antequam Philonem cognouimus, ualde ut philosophus, postea tamen ut uir bonus et suauis et officiosus probabatur.*

3. *Brutus*, 89, 306; Plutarque, *Cicéron*, 3, 1.

4. Dans le *Brutus* (composé en 46), cette mort est donnée comme récente (*nuper*, 90, 309). En réalité, elle est survenue treize ans auparavant (*ad Atticum*, II, 20, 6; Tyrrell 57; Constans XLVII) : ceci montre combien cette perte restait sensible à Cicéron, et vivant en lui le souvenir de son ami.

5. *Tusculanes*, V, 39, 113 : *Diodotus Stoicus caecus multos annos nostrae domi uixit. Is uero, quod credibile uix esset, cum in philosophia multo etiam magis assidue quam antea uersaretur et cum fidibus Pythagoreorum more uteretur, cumque ei libri noctes et dies tegerentur, quibus in studiis oculis non egebat, tum quod sine oculis fieri posse non uidetur, geometriae munus tuebatur uerbis praecipiens discentibus unde quo quamque lineam scriberent.*

6. *Familières*, XIII, 16 (Tyrrell 544) : *Nam domi meae cum Diodoto stoico, homine meo iudicio eruditissimo, multum a puero fuit.*

7. *Op. laud.*, p. 3. Outre les raisons de vraisemblance que nous invoquons ici, on verra plus loin une preuve irrécusable du contraire.

aussi accessible à toutes les influences? N'oublions pas en quelle haute estime il tient Diodote : il le met sur le même rang d'honneur que Posidonius ou que Philon, il le désigne parmi ceux qui l'ont formé[1]. Le goût qu'il a pour la morale stoïcienne s'explique sans aucun doute en grande partie par les leçons et par l'exemple de Diodote. Cicéron nous conte de lui un trait curieux : il usait de la lyre à la manière pythagoricienne, c'est-à-dire qu'il s'en servait pour purifier ses passions, notamment le matin à son lever[2]. Un homme qui pratique ainsi un des plus singuliers usages de la vie pythagoricienne est un géomètre sans doute, mais un géomètre de l'espèce morale et religieuse. Il est curieux que nul, sauf M. Carcopino[3], n'ait songé à mettre en rapport le pythagorisme du *Songe de Scipion* et notamment la place qu'y joue l'harmonie des sphères, avec l'influence de Diodote. Cependant, Cicéron nous y rappelle lui-même que la musique humaine doit sa valeur purificatrice à l'imitation de la musique des cieux[4]. L'émotion que l'on sent dans le *Songe* vient du souvenir de Diodote : si on n'y a pas pensé davantage, c'est qu'on part de ce principe, qu'il faut toujours chercher dans les livres — si possible dans un livre — la source des idées de Cicéron. Or, tout ce que nous savons de sa vie fait de ce principe une erreur.

Ce besoin d'un contact vivant avec les maîtres nous apparaît dans la jeunesse de Cicéron, quand, en 79, il part pour la Grèce. Là il retrouve Phèdrus et fréquente un autre épicurien, Zénon[5]. A l'Académie, Antiochos d'Ascalon a le plus grand succès[6], et Cicéron nous dit que pendant les six mois de son séjour à Athènes il délaisse un peu les rhéteurs pour les philosophes[7]. Dans la suite de son voyage, il passe par Rhodes, où il rencontre le plus illustre penseur

1. *De natura deorum*, I, 3, 6-7 : *principes illi, Diodotus, Philo, Antiochus, Posidonius, a quibus instituti sumus.*

2. Cf. *supra*, p. 294, n. 5.

3. *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1926, p. 191.

4. 5, 18 : ... *quod* (l'harmonie des sphères) *docti homines neruis imitati atque cantibus, aperuerunt sibi reditum in hunc locum, sicut alii qui praestantibus ingeniis in uita humana diuina studia coluerunt.*

5. *De finibus*, I, 16.

6. *Brutus*, 315, 6 ; Cicéron en fait dans les *Académiques* un éloge pompeux (*Acad. prior.* 113) : *qui me ualde mouet, uel quod amaui hominem sicut ille me uel quod ita iudico politissimum et acutissimum omnium nostrae memoriae philosophorum.*

7. *De finibus*, V, préface ; *Brutus*, 315.

de ce temps, Posidonius d'Apamée. Avec lui aussi il noue des liens d'amitié personnelle[1].

Pendant le cours de sa carrière politique, Cicéron n'aura guère le loisir de philosopher. On n'est pas sans remarquer un certain parallélisme avec la vie de Sénèque ; les écrits de ce dernier, pour la plus grande partie, sont de la fin de sa vie et de ses années de retraite ; cela est assez caractéristique de ces Romains : la philosophie est l'enthousiasme de la jeunesse et la consolation de la vieillesse. Mais Cicéron, même durant sa vie active, ne continue pas moins de fréquenter les philosophes[2]. Par exemple, en 51, à l'époque de son gouvernement de Cilicie, il s'arrête à l'aller et au retour à Athènes, et il y visite Aristos, successeur d'Antiochos à l'Académie, et l'épicurien Patron[3]. Mais on notera un fait essentiel, mal relevé par les historiens : c'est que ces deux noms sont à peu près absents de l'œuvre philosophique de Cicéron. Ce serait peut-être céder à une erreur de perspective que d'en conclure que leur enseignement était sans intérêt ; une interprétation plus correcte ne serait-elle point que Cicéron n'a pu les connaître beaucoup, qu'il a vécu sur les admirations et les enthousiasmes de sa jeunesse? Ceci déjà nous suggère, pour l'étude de ses « sources » d'inspiration, la part très grande à faire et à ses souvenirs les plus lointains, à sa culture, et pour l'idée que nous pouvons nous faire de cette culture elle-même, aux renseignements oraux, transmis directement par la conférence et par l'entretien, la « diatribe » et le « dialogue[4] ». Pendant les

1. *De natura deorum*, I, 3, 6; 44, 123; *De finibus*, I, 2, 6; *Tusculanes*, II, 25, 61; *ad Atticum*, I, 1, 2 (Constans X). — Pohlenz, *op. laud.*, p. 4, note justement que l'impression produite par Posidonius sur Cicéron n'est pas, prise dans l'ensemble, aussi forte que celle faite par Antiochus d'Ascalon. Si l'on veut un bon exemple des jugements aventurés des modernes sur le problème de ces rapports, on lira les lignes incroyables de P. Schubert dans sa dissertation, du reste estimable, sur l'eschatologie de Posidonius (Leipzig, 1927, p. 13) : « Cicéron se donnerait l'air « d'être bien avec Posidonius », à la manière de ces gens qui aiment se baigner dans la lumière de la gloire de grands hommes, parce qu'ils croient que cela pourra n'être pas inutile à l'importance de leur propre personne! » Cicéron! Posidonius!

2. *De natura deorum*, I, 6 : ... *et doctissimorum hominum familiaritates quibus semper domus nostra floruit.*

3. *Ad familiares*, XII, 1, 2, etc.

4. Cicéron, dans le début du *De finibus*, rapporte expressément sa connaissance des doctrines épicuriennes aux enseignements reçus dans sa jeunesse : *Nisi mihi Phaedrum, inquam, mentitum aut Zenonen putas, quorum utrumque audiui cum mihi nihil sane praeter sedulitatem probarent, omnes mihi Epicuri sententiae satis notae sunt. Atque eos, quos nominaui, cum Attico nostro frequenter audiui, cum miraretur*

années de sa vie politique, s'il ne peut écrire, du moins Cicéron n'en continue-t-il pas moins ses lectures. Il nous le déclare, et comment en douter quand on connaît son immense curiosité? Mais pouvons-nous nous faire quelque idée du sens dans lequel il les oriente et des moyens qu'il a à sa disposition?

Quel genre d'amour porte-t-il à la philosophie? On a parfois beaucoup exagéré l'intérêt qu'il y prend en tant qu'orateur et qu'homme politique[1]. Cicéron a goûté certainement la philosophie pour elle-même, non pas seulement comme une école où perfectionner son argumentation et où se munir de lieux communs. Certes, comme il est naturel, dans les écrits de rhétorique, il souligne les services qu'elle peut rendre, et, si l'on veut, elle y apparaît un peu comme l'*ancilla eloquentiae*[2]. Mais il ne manquerait pas de textes où le rapport, en ce qui concerne Cicéron lui-même, est renversé, où il se donnerait volontiers lui-même comme un philosophe qui fait de la politique. Dans le *De petitione consulatus*, où son frère n'exprime que des idées qui lui plaisent, Quintus ne craint pas de le montrer dans cette attitude, malgré les préjugés romains en la matière[3]. Dans cet écrit évidemment destiné à la publicité[4], à un moment décisif de la carrière de Cicéron, le fait est plein de sens. On ne s'étonnera donc pas que sous son consulat, dans le *Pro Murena*, il se place parmi les disciples de Platon et d'Aristote[5]; dans la lettre qu'il écrit à Caton et qui est destinée à appuyer sa demande d'un triomphe, il rappelle au sage, au philosophe par excellence, qu'il appartient en quelque sorte à la même profession[6]. Et plus tard, quand il s'agit de ses rapports avec César, c'est

ille quidem utrumque, Phaedrum autem etiam amaret, cotidieque inter nos, ea quae audieramus, conferebamus, *neque erat unquam controuersia quid ego intellegerem, sed quid probarem* (I, 5, 16).

1. Cf. par exemple Ernest Havet, *Pourquoi Cicéron a professé la philosophie académique*, dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences politiques et morales*, 121 (1884), p. 660-671.

2. *De oratore*, I, 54-59; *Orator*, 11-19, 113 et suiv.; *Partit. orator.*, 139, etc.

3. 46 (il s'agit de persuader Cicéron qu'il faut souvent promettre, même quand on n'a guère l'intention ou les moyens de tenir...) : *Verum, ... illud alterum subdurum tibi homini Platonico suadere, sed tamen tempori consulam.*

4. L.-A. Constans, édition de la *Correspondance de Cicéron*, t. I, Paris, 1934, p. 62.

5. *Pro Murena*, 63 : *nostri illi a Platone et Aristotele...* Cf., vers la même époque (trois ans après, 60), *ad Atticum*, I, 18, 3 (Constans XXIV) : *nemo praeter nos philosophos.*

6. *Ad familiares*, XV, 4, 16 (Tyrrell 238).

tout naturellement qu'il songe à ceux de Platon en face de Denys[1]. Ses discours sont-ils aussi nourris de philosophie qu'il l'a déclaré? On en peut sans doute discuter ; mais les travaux consacrés à cette question ont déjà mis en lumière plus d'un fait intéressant[2]. Relevons pour notre compte un trait assez caractéristique : à un moment où Cicéron songe à réconcilier César et Pompée, il demande à Atticus de lui adresser le Περὶ ὁμονοίας de Démétrius le Magnète[3]. On voit que, comme toute foi sincère, celle de Cicéron dans la philosophie n'allait pas sans quelque naïveté : espérait-il que, par les arguments du Magnète, la grâce philosophique toucherait les deux ennemis?

Diverses affaires le montrent dans le rôle d'une sorte de protecteur officiel de la philosophie. Déjà lors de son séjour en Sicile, avec cette curiosité universelle qui est un trait de sa nature, on le voit rechercher le tombeau d'Archimède et le découvrir, abandonné et délaissé par ses compatriotes syracusains. La manière même dont il fit sa découverte nous instruit de son érudition ; il se souvenait d'avoir lu les trimètres de l'inscription funéraire, où il était dit qu'une sphère et un cylindre étaient placés au-dessus de la tombe[4]. Cicéron avait, selon toute vraisemblance, lu quelque vie d'Archimède, où figurait l'épigramme, comme on en voit d'analogues se trouver dans les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce.

Ce culte pour les souvenirs matériels des sages, pour les lieux où ils ont vécu, où ils sont morts, est très proche de certaines formes de sensibilité plutôt moderne. En passant à Métaponte, Cicéron ne manque pas d'aller faire un pèlerinage ému au sanctuaire où la tradition voulait qu'eût été le séjour de Pythagore[5]. On connaît aussi la belle page du *De finibus* où il évoque le souvenir d'une promenade faite une après-midi à l'Académie. Ce n'est point tant Pison, personnage du dialogue, que Cicéron lui-même qui s'écrie : « Est-ce un sentiment naturel, est-ce quelque illusion qui fait que quand

1. *Ad Atticum*, IX, 13, 4 (Tyrrell 369).

2. H. Ranft, *Quaestiones philosophicae ad orationes Ciceronis pertinentes*, dissertation de Leipzig, 1912.

3. *Ad Atticum*, VIII, 11, 7 (Tyrrell 342). Cf. *ad Atticum*, IV, 11 (Tyrrell 124). Cet ouvrage est inconnu par ailleurs.

4. *Tusculanes*, V, 24, 64-66. Cicéron conclut avec un juste orgueil : *Ita nobilissima Graeciae ciuitas, quondam uero etiam doctissima, sui ciuis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset.*

5. *De finibus*, V, 2, 4.

nous voyons les lieux où nous avons appris que se sont souvent tenus les hommes dignes de mémoire, nous sommes plus touchés que s'il nous arrive d'entendre conter les actions de ces mêmes personnes, ou de lire quelqu'un de leurs écrits[1]? » Dans cette piété pour la philosophie et les philosophes, Cicéron ne fait pas de distinction entre les écoles, et c'est ce qu'on voit par l'affaire de la maison d'Épicure. A son passage à Athènes, alors qu'il se rendait dans son gouvernement de Cilicie, les sectateurs de l'école épicurienne, dont le scolarque était alors Patron, eurent recours à son entremise ; Caius Memmius (celui-là même que, par un paradoxe étonnant, immortalise la dédicace du *De natura rerum*!) voulait faire des constructions sur un lieu où se trouvaient les ruines d'une maison d'Épicure, *nescio quid illud Epicuri parietinarum*, dit Cicéron avec un dédain apparent dans la lettre où il adresse à Memmius une requête en faveur de Patron, désireux de voir respecter les grands souvenirs du Maître[2]. L'Aréopage, peu soucieux des monuments du passé, avait rendu un décret autorisant Memmius à ses profanations, et c'est Cicéron qui, en partie pour faire plaisir à Atticus, se fait le défenseur des épicuriens[3]. Une fois parvenu en Cilicie, il songe à faire une libéralité aux Athéniens, et il projette la construction d'un *propylum* pour l'Académie[4] : c'est évidemment en souvenir de Platon.

Il est injuste de vouloir réduire un goût si passionné, une foi si naïve aux dimensions étroites du fameux utilitarisme romain. Empruntons à la correspondance quelques expressions de l'amour que Cicéron porte à la philosophie. A Caton, il écrit que rien ne lui a jamais été plus cher dans sa vie, et que les dieux n'ont point accordé aux hommes de plus grand bienfait. Il se flatte d'avoir,

1. *De finibus*, V, 1, 2 : *Naturane nobis hoc, inquit, datum dicam an errore quodam, ut, cum ea loca uideamus, in quibus memoria dignos uiros acceperimus multum esse uersatos, magis moueamur, quam si quando eorum ipsorum aut facta audiamus aut scriptum aliquod legamus?*

2. *Ad familiares*, XIII, 1 (Tyrrell 199).

3. *Ad Atticum*, V, 11 (Tyrrell 200). Cf. encore V, 19 (Tyrrell 220).

4. Cicéron annonce son intention à Atticus dans une lettre écrite le 20 février 50 et datée de Laodicée en Cilicie (*ad Att.*, VI, 1, 26) : *Vnum etiam uelim cogites. Audio Appium* πρόπυλον *Eleusine facere. Num inepti nos fuerimus si nos quoque Academiae fecerimus? Puto, inquies. Ergo id ipsum scribes ad me. Equidem ualde ipsas Athenas amo. Voto esse aliquod monumentum; odi falsas inscriptiones statuarum alienarum.* Mais il résulte de la lettre écrite vers le 10 août de Rhodes au même Atticus (VI, 6, 2; Tyrrell 276) que Cicéron abandonna son projet : *Me tamen de Academiae* προπύλῳ *iubes cogitare, cum iam Appius de Eleusine non cogitet?*

avec son correspondant et ami, conduit jusque dans le forum, jusque dans les affaires publiques, presque jusque sur le champ de bataille cette philosophie, qui semble à certains chose de loisir et d'inaction[1]. D'autres fois (il n'écrit pas à un stoïcien !), il présente plutôt la philosophie comme une consolation aux revers et aux déboires de la politique. Au plus fort des luttes avec Clodius, il soupire, en s'adressant à Atticus : « Mais que vais-je chercher ces choses que mon désir est de laisser pour me donner de tout cœur à la philosophie? Oui, c'est mon intention; *je voudrais l'avoir eue dès le début...* » Déjà il a reconnu « combien inconsistant est ce qu'il avait cru éclatant[2] ». Bien avant la dictature de César, il songe à la vie studieuse qui sera alors la sienne.

Il n'a pas le loisir d'écrire, mais il lit ; nous venons de voir dans quel esprit. Il faut dire un mot des moyens qu'il a à sa disposition et sur lesquels la correspondance surtout nous renseigne. Nous voulons parler des bibliothèques[3].

A Rome même, Cicéron n'avait pas beaucoup de loisirs et on ne s'étonnera pas qu'il ne soit guère question de la bibliothèque qu'il y possédait sans doute, cependant[4]. Mais il en avait dans ses villas, où, selon l'usage de ce temps, il passait une bonne partie de l'année. C'est là surtout qu'il pouvait s'abandonner à son goût de la littérature et de la philosophie, et ce n'est pas un hasard si le titre même des *Tusculanes* nous le rappelle, si le dialogue du *De diuinatione* est censé se passer, lui aussi, dans le même domaine, si les *Académiques* se déroulent dans le *Cumanum*. Il n'y a pas seulement là le choix d'un décor à la manière des dialogues platoniciens, mais le souvenir de ce fait que la philosophie a été dans la vie de l'orateur liée à ses séjours à la campagne.

A Tusculum, Cicéron possédait une bibliothèque, que mentionnent les *Topiques*[5]. Nous sommes plus longuement renseignés

1. *Ad familiares*, XV, 4, 16 (Tyrrell 238).

2. *Ad Atticum*, II, 5, 2 (Constans XXXII) : *Sed quid ego haec, quae cupio deponere et toto animo atque omni cura φιλοσοφεῖν? Sic, inquam, in animost; uellem ab initio; nunc uero, quoniam quae putaui esse praeclara expertus sum quam essent inania, cum omnibus Musis rationem habere cogito.* Il caresse vers cette époque le projet d'écrire une géographie (*ad Atticum*, II, 13, 2 (Constans XL).

3. Th. Pütz, *De M. Tulli Ciceronis bibliotheca*, thèse de Münster en Westphalie, 1925.

4. Cf. *Ad familiares*, VII, 28. Récit d'une journée sous la dictature de César : *cum enim salutationi nos dedimus amicorum..., abdo me* in bibliothecam.

5. *Topiques*, I. Cf. *De finibus*, III, 3, 10.

sur celle qu'il avait à Antium. Elle comprenait beaucoup de livres, *festiuam copiam*[1]. Après son retour d'exil, il demande à l'affranchi Tyrannion d'y mettre de l'ordre, et il est très content du classement qu'il en a fait, *designationem... mirificam*[2]. D'un joli mot, il dit que sa maison semble en avoir reçu une âme[3]. A Astura, où il se réfugie après la mort de sa chère Tullia, il avait aussi des livres, comme il résulte des termes d'une lettre à Atticus[4].

Dans la correspondance avec ce même Atticus, il est question d'une bibliothèque appartenant à ce dernier ; Cicéron le prie de la lui réserver, de ne la promettre à nul autre, il y voit un secours pour sa vieillesse[5]. Selon la juste remarque de M. Pütz, il ne s'agit sans doute pas là de la bibliothèque personnelle de son ami, mais d'une collection, qu'il avait constituée en vue de la vente[6] : on n'ignore pas qu'il avait chez lui tout un atelier pour la fabrication des livres. Il ne semble du reste pas que Cicéron ait pu réaliser le projet de cet achat. Mais ses amis, à l'occasion, pouvaient lui faire don de livres. L. Papirius Paetus, ayant hérité d'une bibliothèque, la donne à Cicéron. Ce dernier se réjouit des ouvrages latins qu'il sait devoir y trouver et des œuvres grecques qu'il y suppose. Et, dans cette lettre datée de mai 60, il ajoute : « Je consacre chaque jour davantage le temps que me laissent mes travaux du forum à me reposer dans ce genre d'études[7]. »

Sa curiosité ne se contentait pas des ressources qu'il avait réunies chez lui. Son frère Quintus, qui était stoïcien, mettait sa bibliothèque à sa disposition[8]. De même, Varron[9]. Au début du troisième

1. *Ad Att.*, II, 6 1 : *Sic sum complexus otium, ut ab eo diuelli non queam, itaque aut libris me delecto, quorum habeo Antii festiuam copiam aut fluctus numero, nam ad lacertas captandas tempestates non sunt idoneae.*

2. *Ad Att.*, IV, 4*b* (Tyrell 107) : *Perbelle feceris, si ad nos ueneris; offendes designationem Tyrannionis mirificam librorum meorum, quorum reliquiae multo meliores sunt quam putaram.*

3. *Ad Att.*, IV, 8*a* (Tyrrell 112) : *Postea uero quam Tyrannio mihi libros disposuit, mens addita uidetur meis aedibus.*

4. XII, 13, 1 (Tyrrell 545) : *Te unum desidero, sed litteris non difficilius utor, quam si domi essem.*

5. *Ad. Att.*, I, 10, 4 (Constans VI) ; cf., sur cette affaire, *ibid.*, I, 4, 3 (Constans IX) ; I, 11, 3 (Constans VII).

6. Conclu par Th. Pütz, *op. laud.*, p. 17, de *ad. Att.*, I, 20, 7 (Constans XXVI).

7. *Ad Att.*, II, 1 (Constans XXVII), traduction Constans.

8. *Ad quintum fratrem.* III, 4, 5 (Tyrrell 152) : « *De bibliotheca tua Graeca supplenda, libris commutandis, latinis comparandis : ualde uelim ista confici,* praesertim cum ad meum quoque usum spectant. »

9. *Ad familiares*, IX, 1-8. Cf. Pütz, *op. laud.*, p. 8.

livre du *De finibus*, il se met en scène, allant à Tusculum, chez son voisin, le jeune Lucullus, consulter certains livres dont il avait besoin. Fils du vainqueur de Mithridate, ce dernier avait une riche bibliothèque[1]. Cicéron y rencontre son ami Caton, tout entouré d'une multitude d'œuvres stoïciennes[2]. Caton s'étonne qu'il ait besoin de venir chez Lucullus, « alors qu'il a lui-même tant de livres ». C'est, lui est-il répondu, que Cicéron a besoin de certains *commentarii* aristotéliciens, qu'il savait s'y trouver et qu'il veut lire, profitant de ses loisirs[3]. L'anecdote nous semble précieuse à plus d'un titre ; elle fait saisir sur le vif la vie intellectuelle de Cicéron. Elle le montre connaissant les bibliothèques de ses amis, y recourant à l'occasion et — contrairement à une opinion trop répandue — remontant aux œuvres mêmes, ne se contentant pas des dernières synthèses d'un Posidonius ou d'un Antiochus d'Ascalon. Quand Cicéron se mettra à l'œuvre sous la dictature de César, il sera déjà armé d'immenses lectures, dont sa mémoire prodigieuse[4], cultivée selon les méthodes exposées dans le *De oratore*[5], lui assurera le bénéfice.

La correspondance encore nous permet assez curieusement de mesurer le degré de cette culture. On reconnaît volontiers les gens du métier à une certaine façon de se jouer de leur profession elle-même, de faire servir à des plaisanteries leurs connaissances et leur vocabulaire spécialisés. Ce genre de badinage ne va pas aux yeux du profane — qui a tort, parce qu'il voit les choses du dehors — sans quelque pédantisme. Cette apparence ne manque pas à tels passages des *Lettres*. Écrivant à Gallus et parlant de son état de

1. D'après Plutarque, *Lucullus*, 42, Lucullus avait eu plus d'égard, en constituant sa bibliothèque à la qualité qu'au nombre des ouvrages. Isidore, *Origines*, VI, 5, 1, parle de bibliothèques fondées à Rome par Lucullus. Cf. Th. Pötz, *op. laud.*, p. 8.

2. *De finibus*, III, 2, 7 : « *Nam in Tusculano cum essem uellemque e bibliotheca pueri Luculli quibusdam libris uti, ueni in eius uillam, ut eos ipse*, ut solebam, *depromerem. Quo cum uenissem, M. Catonem, quem ibi esse nescieram uideo in bibliotheca sedentem multis circumfusum Stoicorum libris...* »

3. *Ibid.*, 3, 10 : *Tum ille :* « *Tu autem cum ipse tantum librorum habeas, quos hic tandem requiris ? Commentarios quosdam, inquam, Aristotelios, quos hic sciebam esse, ueni ut auferrem, quos legerem, dum essem otiosus, quod quidem nobis non saepe contingit.* » Ce qu'il faut entendre par ces *commentarii* nous est indiqué par *De finibus*, V, 5 : *Duo genera librorum sunt, unum populariter scriptum, quod* ἐξωτερικόν *appellabant, alterum limatius, quod in commentariis reliquerunt.*

4. Cf. les détails rappelés par Plutarque, *Cicéron*, 7.

5. *De oratore*, II, 350-361.

santé, il fait allusion à des mots qu'Épicure employait pour désigner ses propres maladies : pour eux, les stoïciens l'avaient repris, voulant y découvrir la confession, faite par lui-même, de son intempérance[1]. Ces lignes montrent non seulement que Cicéron était au courant des critiques adressées par la Stoa aux mœurs d'Épicure — notamment par son ami Posidonius[2] — (rien n'est plus concevable, car rien ne frappait évidemment davantage l'auditeur, même superficiel), mais surtout que Cicéron a retenu un détail très précis, qui porte sur deux mots grecs.

La lettre qu'il écrit en 53 à Trébatius, sur la nouvelle que ce juriste s'est fait épicurien, est mi-sérieuse, mi-plaisante[3]. En faisant ressortir par ses questions la contradiction qu'il y a entre la profession de Trébatius et ses convictions nouvelles, Cicéron, à n'en pas douter, dit ce qu'il pense ; à n'en pas douter, il estime qu'une morale fondée sur l'intérêt ne peut se concilier avec la mission sociale d'un juriste romain. Mais Trébatius est un ami et un homme du monde, et Cicéron mêle le badinage à l'étonnement. Comment Trébatius osera-t-il jurer par *Jupiter Lapis*, alors qu'il saura que Jupiter n'est pas capable de concevoir de la colère contre personne? Le reproche est plaisant dans sa forme, mais nous savons par l'importance attachée ailleurs par les Épicuriens à répondre à des griefs de ce genre et à justifier les serments qu'il est sérieux dans le fond[4]. Cicéron est très au courant de cette polémique.

Puisqu'il est question de l'épicurisme, il faut mentionner ces lettres où Cicéron et son ami Cassius Longinus, tout en plaisan-

1. *Ad famil.*, VII, 26 1 (Tyrrell 94) : *Ego autem cum omnes morbos reformido tum quo Epicurum tuum Stoici male accipiunt, quia dicat* δυσουρικὰ καὶ δυσεντερικὰ πάθη *sibi molesta esse : quorum alterum morbum edacitatis esse putant, alterum etium turpioris intemperantiae. Sane* δυσεντερίαν *pertimueram* (Usener, *Epicurea*, p. 144). Cf. Plutarque, *Contra Epicuri beatitudinem*, 5, p. 1089*e*.

2. Ap. Diogène Laërce, X, 4. Ces stoïciens l'accusaient surtout d'impudicité, lui attribuant des lettres obscènes (ἐπιστολὰς... πεντήκοντα ἀσελγεῖς).

3. *Ad famil.*, VII, 12 (Tyrrell 170) : ... *Sed quonam modo ius ciuile defendes, cum omnia tua causa facias, non ciuium? Ubi porro illa erit formula fiduciae, ut inter bonos bene agi oportet? Quis enim est qui facit nihil nisi sua causa? Quod ius statues communi diuidundo, cum commune nihil possit esse apud eos, qui omnia uoluptate sua metiuntur? Quomodo autem tibi placebit, Iouem Lapidem iurare, cum scias Iouem iratum esse nemini posse? Quid fiet porro populo Ulubrano si tu statueris* πολιτεύεσθαι *non oportere?*

4. Cf. H. Diels, *Ein epikureisches Fragment über Götterverehrung*, dans les *Sitzungsberichte d. Berl. Akad.*, 1916, p. 894.

tant, nous ont laissé un curieux témoignage sur les préoccupations de ces milieux qui adaptaient à Rome la doctrine d'Épicure et d'où Lucrèce est sorti. Cicéron pense à son ami éloigné de lui avec une telle attention de l'esprit qu'il lui semble le voir près de lui[1]. Et ce n'est point « selon les imaginations des simulacres » κατ' εἰδώλων φαντασίας ; et voilà Cicéron parti pour une digression érudite sur la doctrine épicurienne de ces images mentales, par quoi nous évoquons la représentation des choses absentes. Il critique la traduction d'εἴδωλα par *spectra*, telle que l'avait donnée l'épicurien Catius. Il s'en prend à la théorie elle-même, et il en fait une critique, qui ne paraît pas sans valeur. Ce passage de la *Correspondance*, qui n'est dans son principe qu'une plaisanterie, est ce que les éditeurs du *De natura rerum* trouvent de plus précieux pour être rapproché de l'exposé des mêmes conceptions par Lucrèce[2].

Nous ne voulons pas relever ici toutes les allusions de la *Correspondance* aux questions philosophiques ou aux lectures de Cicéron[3]. Il suffit de noter quelques faits précis, qui permettent de mesurer en quelque sorte le degré de sa culture : où peut-on mieux le voir que dans ces passages, qui ne sont pas d'intention didactique et sérieuse?

S'il s'agit plus spécialement des lectures, nombreuses sont les lettres où Cicéron mentionne les ouvrages qu'il réclame à Atticus pour la composition de ses propres traités. Au moment où il écrit le *De republica*, il lui demande la *constitution de Pellène* de Dicéarque et nous apprenons qu'il a déjà chez lui les *constitutions de Corinthe*

1. *Ad familiares*, XV, 16 (Tyrrell 539) : ... *Fit enim nescio qui ut quasi coram adesse uideare, cum scribo aliquid ad te : neque id* κατ' εἰδώλων φαντασίας *ut dicunt tui amici noui, qui putant etiam* διανοητικὰς φαντασίας *spectris Catianis excitari. Nam, ne te fugiat, Catius Insuber Epicureus, qui nuper est mortuus, quae ille Gargettius et iam ante Democritus* εἴδωλα, *hic spectra nominat. His autem spectris etiam si oculi possent feriri, quod uel iis ipsa occurrunt : animus qui possit, ego non uideo. Doceas tu me oportebit, cum saluus ueneris, in meane potestate sit spectrum tuum, ut simulac mihi collibitum sit de te cogitare, illud occurrat : neque solum de te, qui mihi haeres in medullis, sed si insulam Britanniam coepero cogitare, eius* εἴδωλον *mihi aduolabit ad pectus...*

2. Lucrèce, IV, v. 779 et suiv. Cf. le commentaire d'Ernout-Robin, t. 2, Paris, 1926, p. 256. Tyrrell rapproche de ce passage *ad Atticum*, II, 3, 2 (Constans XXIX) où Cicéron, à propos de fenêtres très étroites, fait allusion à une théorie de la vision : *Nam si* κατ' εἰδώλων ἐμπτώσεις *uideremus, ualde laborarent* εἴδωλα *in angustiis*. L.-A. Constans estime que Cicéron s'inspire là de Théophraste (*Revue de philologie*, 1931, p. 231). Donc, en 60, Cicéron apparaît capable d'utiliser pour un détail de la vie pratique quelque chose d'aussi spécial qu'une théorie de la vision.

3. La thèse mentionnée plus haut de Pütz fournit le matériel pour les lectures.

et d'Athènes de ce même auteur[1]. Il a aussi besoin du traité de Théophraste sur l'ambition[2]. Si on note que ces lectures n'ont pu lui servir que pour de petites parties de son œuvre, ne doit-on pas en conclure qu'il y a à la base de celle-ci une documentation d'une extrême richesse, très éloignée du schématisme de la source quasi unique — Panétius — à laquelle on veut parfois la réduire? N'a-t-on pas le droit de faire la même déduction en ce qui concerne les *Tusculanes*? Incidemment, nous apprenons que Cicéron veut se procurer le περὶ ψυχῆς de Dicéarque[3]. Or, il n'y a sur les doctrines de ce dernier que quelques indications fort brèves dans le premier livre[4]. Qu'en conclure? Si on admet les thèses courantes d'après lesquelles Cicéron suit dans ce livre soit Posidonius, soit Philon, soit Antiochus ou tout autre[5], on ne s'explique pas que notre auteur éprouve le besoin des ouvrages originaux de Dicéarque pour en tirer ensuite un si faible parti. N'est-il pas plus logique de penser que dans ce premier livre Cicéron met en œuvre ses lectures — fort diverses — et que sur un point particulier — les thèses propres à Dicéarque — il éprouve le besoin de vérifier ses souvenirs? Ainsi s'explique un scrupule, inexplicable dans la théorie ordinaire de la « source » de ce livre. Et, de fait, nous croyons qu'une étude faite sans parti pris de cette œuvre, une des plus personnelles de Cicéron, composée sous le coup de l'émotion de la mort de sa fille, aboutirait à cette conclusion[6]. Il faudrait, pour rendre justice aux méthodes de Cicéron, comparer avec la véritable minutie des vérifications chronologiques, auxquelles il procède pour les exemples romains mis en œuvre dans sa *Consolation.* On sait qu'Atticus était une autorité en la matière. Cicéron lui demandera donc si le père de Cn. Caepius Claudius a fait naufrage du vivant de son propre père ou après sa mort[7]; si Rutilia est morte du vivant de son fils C. Cotta ou après sa mort. Atticus ne sait pas exacte-

1. *Ad Atticum*, II, 2 (Constans XXVIII).
2. *Ibid.*, II, 3 (Constans XXIX).
3. *Ad Atticum*, XIII, 31, 2 (Tyrrell 607); XIII, 32, 2 (Tyrrell 610). Dans XIII, 33, 2 (Tyrrell 617), nous voyons que Cicéron a reçu l'ouvrage.
4. *Tusculanes*, I, 10, 21; 11, 24.
5. Posidonius (Corssen, Schmekel, Pohlenz); Philon (Hirzel); Antiochus (Reinhardt).
6. Cf. l'étude de M. R. Jones, *Posidonius and Cicero's Tusculans*, dans la *Classical philology*, XVIII (1922), p. 202 et suiv., qui se place à ce point de vue très juste et très fructueux. Cicéron vante à Atticus la valeur morale de ce premier livre (*ad Atticum*, XV, 2, 4; Tyrrell 732) : *quod prima disputatio Tusculana te confirmat sane gaudeo; neque enim ullum est perfugium aut melius aut paratius.*
7. XII, 20, 2 (Tyrrell 553).

ment ce qu'il en est de Rutilia ; qu'il écrive dès qu'il sera mieux informé[1]. Ailleurs, il lui faut savoir pour quel motif Carnéade est venu en ambassade à Rome ; il lui semble bien que c'est au sujet d'Oropos, mais il veut en être sûr[2]. Ailleurs, il appelle *meas ineptias* ce souci d'exactitude qui est comme une manie[3]. On voudrait que ceux qui ont exploité contre lui telle déclaration faite en passant sur les mensonges permis à l'historien l'aient confrontée avec sa pratique, beaucoup plus scrupuleuse que sa théorie[4].

La connaissance de cette culture philosophique ne doit-elle pas intervenir parfois dans les discussions sur les « sources » de tel ou tel traité et permettre d'écarter certaines solutions? Il le semble bien. Dans l'édition remarquable du *De fato*, que l'on doit à M. Yon, cet auteur argumente de la manière suivante[5]. A la suite de M. Durand, il estime qu'on ne peut placer la composition du traité à une autre époque que la fin du mois de mai ou le début de juin 44[6]. Par ailleurs, il conclut de sa belle analyse[7] : « En ne faisant état que des parties conservées du traité, il nous semble que la discussion y est suffisamment serrée et se déroule d'une façon assez logique pour qu'il soit impossible d'y distinguer des sutures. » Cicéron se serait d'abord proposé de procéder comme dans le *De diuinatione* et le *De natura deorum*, d'exposer tour à tour les thèses contradictoires et donc de suivre plusieurs sources. Mais il fut pressé par le temps : « Amené par les événements politiques qui ont suivi le meurtre de César à faire passer au second plan son activité d'écrivain philosophique, il n'a donné une autre forme à l'ouvrage qu'il avait promis et qu'il tenait à écrire que pour simplifier sa tâche et s'en acquitter dans les délais les plus brefs. » Cicéron a donc suivi de très près une source et une seule.

M. Yon, pour définir cette source, est obligé de la supposer « d'inspiration académique », mais « l'attitude conciliante qui est prise à la fin du traité à l'égard des stoïciens ne paraît guère avoir

1. XII, 22, 2 (Tyrrell 558).
2. XII, 23 (Tyrrell 559).
3. XII, 24 (Tyrrell 560).
4. Pour les sources philosophiques de la *Consolation*, — souvent ramenées arbitrairement à la seule *Consolation* de Crantor —, M. Lörcher souligne l'importance de la déclaration faite *ad Atticum*, XII, 14, 2 : *nihil enim de maerore minuendo scriptum ab ullo est, quod ego non domi tuae legerim.*
5. Édition du *De fato*, dans la *Collection des Universités de France*, Paris, 1933, préface.
6. P. v.
7. P. XL et suiv.

été dans la manière de Carnéade ». On aura donc recours à Antiochus d'Ascalon, *x* qui permet de résoudre le problème et de trouver à Cicéron une source qui soit aussi près que possible de... Cicéron. Le raisonnement est d'une impeccable logique et il faudrait se tenir pour convaincu s'il ne reposait sur un postulat : c'est que Cicéron abordait dans le *De fato* une question singulièrement difficile dont il n'avait pu assimiler les données.

Or, il se trouve qu'un passage de la *Correspondance* atteste peut-être le contraire. S'il y a dans le *De fato* des pages d'une argumentation serrée, ce sont celles où figure le fameux raisonnement de Diodore Cronos sur les possibles[1]. Mais voici ce qu'on lit dans une lettre à Varron, datée par Tyrrell de 46, donc antérieure de deux ans au *De fato*[2] : « Sur les possibles sache que je partage l'avis de Diodore. C'est pourquoi, si tu dois venir, sache qu'il est nécessaire que tu viennes. Si tu ne le dois pas, la chose est au nombre des impossibles. Vois, dans ces conditions, laquelle des deux opinions te plaît le mieux, celle de Chrysippe, ou cette mienne, que notre ami Diodote ne digérait pas. Mais, de cela aussi, nous parlerons, quand nous serons de loisir ; cela même selon Chrysippe est possible... » Que prouve ce badinage un peu lourd, où Cicéron semble adopter pour parler à son savant ami la manière des *Satires Ménippées* de Varron lui-même? Il prouve que Cicéron était depuis bien longtemps familier avec le fameux dilemme. Il prouve qu'il en avait discuté bien des fois avec son ami Diodote. Nous avons ici l'écho unique, mais infiniment précieux, de ces conversations que Ciréron avait poursuivies pendant les années les plus occupées de sa vie. En 46, il y a treize ans déjà que Diodote est mort[3]. En 44, il y a donc déjà au moins quinze ans que Cicéron se préoccupe des problèmes qu'il traite dans le *De fato*, quinze ans aussi qu'il est favorable à Diodore Cronos et hostile à Chrysippe... Le passage prouve plus encore. Si Cicéron fait de ce problème la matière d'un badinage, c'est que son esprit en est en quelque mesure obsédé, c'est que la seule idée de la venue incertaine de Varron suffit à lui sug-

1. Sur ce raisonnement, voir l'analyse de M. Yon, p. 34-35.

2. *Ad familiares*, IX, 4, 1 (Tyrrell 466) : Περὶ δυνατῶν *me scito* κατὰ Διόδωρον κρίνειν. *Quapropter, si uenturus es, scito necesse esse te uenire; sin autem non es,* τῶν ἀδυνάτων (M : ἀδυνάτων; Tyrrell : ἀδύνατον) *est, te uenire. Nunc uide, utra te* κρίσις *magis delectat, Chrysippi an haec, quam noster Diodotus non concoquebat. Sed de his etiam rebus, otiosi cum erimus, loquemur : hoc etiam* κατὰ Χρύσιππον δυνατὸν *est...*

3. Cf. *supra*, p. 294, n. 4.

gérer la question de savoir si l'avenir est nécessaire ou non. Dès lors, le postulat qui préside à la détermination de la source suivie dans le *De fato* nous paraît s'écrouler par la base ; Cicéron n'aborde pas un problème tout nouveau pour lui et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si l'*x* qui lui ressemble comme un frère pour sa position à l'égard du stoïcisme et de l'Académie n'est pas tout bonnement Cicéron lui-même. Ceci n'exclut point qu'il s'inspire dans la conduite et le détail de ses arguments de ce qu'il a lu et entendu, qu'il n'apporte peut-être même de ce point de vue rien de nouveau et de personnel. Mais ceci exclut qu'il ne fasse que traduire un Grec.

On ne voit pas pourquoi on refuserait d'écouter Cicéron lui-même sur le degré de son originalité. Il y a un cas où nous savons qu'il a suivi un modèle ; c'est le *De officiis*, et nous le savons par lui-même[1]. Or, on n'ignore pas que c'est un des traités les plus romains et les plus cicéroniens... Aussi bien nous dit-il « qu'il suivra les stoïciens, non comme un traducteur, mais qu'à *son habitude* il puisera à leur source selon son jugement et à son choix, dans la mesure et de la manière qui lui plairont[2]. » La dette est avouée, et elle est limitée. Par ailleurs reviendra maintes fois dans le cours de l'ouvrage le nom de Panétius, source principale (sauf du troisième livre)[3]. La franchise avec laquelle Cicéron a reconnu ici ses obligations nous oblige à ne pas lui en attribuer ailleurs d'imaginaires. Si nous ne voyons pas ailleurs revenir, comme dans le *De officiis*, le nom d'un penseur, l'indication, malgré son caractère négatif, vaut d'être retenue, et de ce qu'une source principale n'est pas nommée, la comparaison avec le *De officiis* nous autorise à conclure qu'il n'y a sans doute pas de source principale.

Les déclarations si précises qui sont faites au début du *De finibus* méritent donc toute notre confiance[4]. Cicéron y distingue nettement ses ouvrages des œuvres des tragiques et des comiques latins. Celles-ci, qu'il considère comme des traductions, ne manquent déjà pas d'intérêt. A plus forte raison les traités philosophiques de

1. *De officiis*, I, 2, 6. Cf. *ad Atticum*, XVI, 11, 4 (Tyrrell 799).

2. *De officiis*, *loc. laud.* : *Sequemur igitur hoc quidem tempore et hac in quaestione potissimum Stoicos non ut interpretes, sed ut solemus, e fontibus eorum iudicio arbitrioque nostro, quantum quoque modo uidebitur, hauriemus.* Comparer II, 17, 60 : ... *hic ipse Panaetius, quem multum in his libris secutus sum, non interpretatus;* III, 2, 7 ; *Panaetius igitur, qui sine controuersia de officiis accuratissime disputauit, quemque nos correctione quadam adhibita potissimum secuti sumus...*

3. I, 2, 7 ; 3, 9. II, 5, 10 ; 14, 51 ; 17, 60 ; 22, 76 ; 24, 86.

4. *De finibus*, I, 2, 6-7.

Cicéron, où « il ne fait pas fonction de traducteur, mais soutient la thèse de ceux qu'il approuve, en ajoutant à cette matière l'expression de son avis personnel et son ordre propre [1] ». La déclaration est claire ; si elle est sincère, elle condamne les procédés trop faciles des Corssen et des Schmekel. Or, on ne voit pas quelle raison il y a de suspecter cette sincérité. On ne croirait pas un Cicéron qui revendiquerait une originalité complète, mais un Cicéron qui précise si simplement ce qu'on est en droit d'attendre de lui, ajoutons un Cicéron que ses lecteurs pouvaient comparer avec les Grecs mérite toute notre confiance.

Cicéron se compare à un Théophraste écrivant après Aristote, aux nombreux stoïciens qui ont suivi Chrysippe, lequel pourtant « n'avait rien laissé de côté [2] ». Il revendique ainsi, non l'originalité du penseur, qui découvre des théories nouvelles, mais celle du disciple capable de les assimiler et de les présenter d'une manière personnelle. Cette manière consiste incontestablement dans le style, et, à propos des *Académiques*, Cicéron avoue lui-même, avec une charmante confiance en lui-même, qu'il croit avoir beaucoup ajouté à ses modèles grecs [3]. Et pour notre part, malgré les éloges parfois prodigués à un Posidonius, éloges d'autant plus faciles qu'il reste moins de fragments de ce grand écrivain, nous en croirions volontiers Cicéron. Mais, à côté du style, cette manière doit comprendre aussi la conduite des arguments et la disposition générale des ouvrages.

Les belles pages de M. Meillet dans son *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, celles de M. Yon dans sa thèse sur « *Ratio* » *et les mots de la famille de* « *reor* » ont mis en lumière les mérites éclatants de Cicéron dans la création d'une langue philosophique. On les comprendrait mal si Cicéron n'avait été qu'un traducteur. Le travail si souple et si heureux qu'il a fourni pour le vocabulaire ne s'explique que parce que sa pensée avait un degré d'indépendance et de vie personnelle qu'il ne faut pas sous-estimer ; les quelques remarques qui précèdent ont pour but de le rappeler.

Pierre BOYANCÉ.

1. ... *Quid ? si nos non interpretum fungimur munere, sed tuemur ea quae dicta sunt ab iis, quos probamus, eisque nostrum iudicium et nostrum scribendi ordinem adiungimus ?*

2. *Ibid.*

3. *Ad Atticum*, XIII, 19, 5 (Tyrrell 631) : ... *quae diligenter a me expressa acumen habent Antiochi, nitorem orationis nostrum, si modo is est aliquis in nobis.*